

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 23 (1885)
Heft: 1

Artikel: Poésies de Henri Durand
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-188588>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 07.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

un prologue de sa composition, par lequel il explique la mission et le but des pirates.

Le second est un grand sapeur de la vieille garde, coiffé de l'antique bonnet à poil, le tablier blanc sur les jambes et la hache sur l'épaule ; il rappelle ces vieux Suisses faisant trembler l'ennemi par leur bravoure et leur courage.

Le troisième, fort modeste, porte un simple habit de laquais, couleur jaune paille.

Le prologue terminé, notre sapeur s'avance à son tour, appelle un étudiant faisant partie de la section, et lui chante, sur un air bien connu, quelques couplets, qui rappellent à notre ami une partie de son passé, caché sous le voile de la discréetion ; un jour malheureux en amour, une sommelière aimée, et termine en lui donnant un petit cadeau fait pour la circonstance.

Chacun y passe à son tour, chacun vient passer son quart-d'heure au pilori, *piraté*, l'un par le grand sapeur, un autre par le laquais, un troisième par la vieille femme, et ainsi de suite.

Un tel, qui par le rang qu'il occupe, s'est cru autorisé à devenir orgueilleux, reçoit un charmant petit bouquet de violettes pour lui rappeler cette humble fleur si modeste et pourtant si belle.

Un autre, que l'équilibre statique a toujours fort effrayé, reçoit une petite boule, image frappante de son état normal.

Tel autre qui, ayant un faible pour la mélancolie, s'est abandonné à l'attrayante *Kellnerinculture*, reçoit comme encouragement une jolie chope renfermant un petit cœur en biscône.

Tel autre, à qui la vie d'étudiant a paru sombre et sans couleur et qui a cherché le bonheur dans les bras d'un ange adoré, reçoit comme récompense de sa vie sage et réglée un ravissant petit poupon aux joues fraîches et aux yeux bleus.

Un autre, enclin à toujours grogner, se voit tendre délicatement un gros ours de Berne, et ainsi de suite jusqu'à ce que tous y aient passé.

Heureusement les étudiants sont de bonne composition, ils comprennent la plaisanterie, ils comprennent qu'ils ne sont pas parfaits et qu'au contraire ils ont encore beaucoup à apprendre, surtout dans la vie sociale. Un caractère bien fait est la première qualité que doit avoir un homme, aussi personne ne se fâche, personne n'est vexé, et pour le prouver chacun chante le refrain qui lui a été échu et boit à la santé du pirate qui l'a si bien maltraité.

C'est avec de grandes acclamations que tous, jeunes et vieux, remercient leurs trois amis ; les verres se choquent, les chopes se vident et les chants recomencent.

Hélas ! tout prend une fin dans ce monde, même pour les étudiants, aussi c'est avec un sentiment de tristesse que tout le monde voit les bougies se consumer rapidement. C'est alors que le doyen des honoraires prend la parole.

Il remercie dès l'abord la jeune section de les avoir convoqués à cette joyeuse petite fête. Ils sont accourus avec d'autant plus de plaisir qu'elle leur rappelle ce passé si vite envolé, mais dont le souvenir leur est encore si cher. Il le retrace en quelques mots,

ce passé, rappelant les luttes soutenues, l'amitié qui unissait les étudiants et les rendait forts. Puis il donne des encouragements pour l'avenir, montrant que sans le travail l'homme n'est rien, que sans l'instruction un peuple ne peut porter à travers les ans cet étendard républicain qui s'appelle le progrès.

Il fait appel aux vieux et les engage à boire à la prospérité des jeunes étudiants.

Ces paroles sont acclamées avec enthousiasme et, à la clarté vacillante de la dernière bougie, on entend retentir le traditionnel *qu'il vive !*

Il n'est que onze heures ; on rallume le gaz et les chansons d'étudiants commencent à retentir dans la salle, dédiées tour à tour au travail, à l'amitié, à l'amour, à la jeunesse, à la blonde bière, au vin coloré, à tout ce qui enflamme un cœur de vingt ans.

Depuis longtemps la dernière bougie s'est éteinte, depuis longtemps tout dort dans la ville, et nos jeunes amis se trouvent encore réunis, resserrant leur amitié et buvant à longs traits à cette coupe des plaisirs qui est si généreusement tendue à tout ce qui porte la casquette d'étudiant. A. D.

Poésies de Henri Durand.

Il est des livres qui ne vieillissent jamais et dont la lecture à la fois saine et attrayante repose toujours agréablement l'esprit. Ils ne vieillissent point, parce qu'ils parlent au cœur et l'identifient aux sentiments qui les ont inspirés ; parce que nous y retrouvons notre vie, nos aspirations, nos craintes, nos déceptions, nos douleurs et nos espérances.

Telles sont les poésies de Henri Durand, vrai reflet d'une existence pleine de sensibilité, d'amour, de piété, d'affection dévouement ; d'une existence qui paraissait toute riche de promesses et qui fut, hélas ! tranchée dans sa fleur ; telle est l'impression que laisse généralement la lecture de ces vers, dans lesquels le jeune poète avait mis toute son âme, comme le dit A. Vinet dans l'admirable notice placée en tête de l'ouvrage.

Il y a tout pour attirer vivement dans la lecture de ces pages ; la tendresse filiale, la paix et le bonheur du foyer, les élans de la jeunesse, les tristesses des mauvais jours, les émotions causées par l'aspect de la belle nature, l'amour de la patrie, tout cela y est chanté avec un lyrisme qui charme, une certaine mélancolie où la larme semble souvent prête à couler auprès du sourire, et où le cœur déborde.

La septième édition de ces poésies, sur laquelle nous attirons l'attention de nos lecteurs, vient de paraître chez M. Georges Bridel. L'impression, en caractères elzéviriens, une gracieuse couverture illustrée, un portrait de l'auteur, à l'âge de 16 ans, quinze délicieux croquis pris dans les Alpes vaudoises et plusieurs poésies de M. L. Durand, en font un volume superbe, qui a sa place marquée chez tous les amis de notre pays et des nobles inspirations.

Nous nous permettons d'en reproduire le morceau suivant :

ESPOIR !

Pour moi, je vois encor des jouissances pures
Dans ce bonheur humain que l'on dédaigne tant ;
Il est encore pour nous d'innocentes parures,
Des plaisirs sans remords, et pour plus d'un instant ;
J'ai pour mon avenir plus d'un espoir qui brille...

Il en est un surtout qui réjouit mon cœur :
C'est l'amour d'une épouse, et ce que la famille
Peut offrir ici-bas de joie et de bonheur.
Oh ! qu'il est doux d'avoir un foyer domestique
Où l'on s'assied en paix avec ceux qu'on chérit ;
Oh ! qu'il est doux, le soir, dans une salle antique,
D'avoir sur ses genoux un enfant blond qui rit ;
De poser doucement les deux mains sur sa tête
Et puis de l'endormir par de vieilles chansons.
Eh ! qu'importe, au dehors, où gronde la tempête,
Qu'importe la rigueur des nuits et des saisons !
Au foyer devant nous se déroule la flamme ;
C'est en vain que du vent gémit la triste voix :
A mes côtés, voici cette âme de mon âme,
Cet ange de mon cœur, l'épouse de mon choix,
Qui, vers moi se penchant, s'appuie à mon épaule,
Telle une tendre fleur à l'écart des jardins
Recherchant un abri s'appuie au tronc d'un saule
En répandant sur lui mille parfums divins.
O fleur de mon amour, couronne de ma vie !
De combien de parfums elle vient m'embaumer !
Aux habitants du ciel comment porter envie ?
N'ai-je pas sur la terre un ange pour m'aimer ?
N'ai-je pas une voix qui se mêle à mes plaintes,
A mes soupirs d'amour, à mes élans joyeux ?
S'il faut souffrir encor, mes peines sont éteintes
Dans une larme de ses yeux.

Heureux qui peut ainsi joindre deux existences
Pour la vie et la mort, pour la joie et les pleurs !
Son bonheur est doublé comme ses espérances ;
Il a partagé ses douleurs.

Se peut-il que jamais si grand bonheur m'advienne ?
Cette soeur que j'attends la trouverai-je un jour ?
Tant de félicité sera-t-elle la mienne
Et vivrai-je pour tant d'amour ?

Espérons ! espérons ! c'est le mot qui console,
Espérons ! car l'espoir n'est pas fait pour tromper,
Le bonheur, s'il n'est pas une vaine parole,
Toujours ne peut nous échapper.

Espérons ! espérons ! c'est le mot de la vie,
Le mot de la douleur et celui de l'amour ;
Le mot que dit tout hymne et toute poésie,
Mais qu'on ne dira plus un jour.

L'exploit de frère Polycrate.**VIII**

Frère Polycrate portant une petite lampe de cuivre dont il cachait la flamme dans la paume de sa main, se tenait au fond de l'entrée, prêt à ouvrir. Il agita ses clefs, et sans même regarder à travers le judas, il demanda d'un ton résolu : « Qui est là ? » — « Ouvrez, ou nous mettons le feu aux quatre coins de la maison, répondit une voix terrible à l'accent barbare. » Frère Polycrate tira bravement le verrou et ouvrit la porte toute large. Le grand Bernois était sur le seuil, l'épée en l'air, comme s'il s'attendait à être repoussé. A la vue du vieux moine sans défense, qui se ratatinait dans sa robe usée, au capuchon de travers, il laissa négligemment retomber son arme sur le sol, et mettant comme un grapin, sa main

nerveuse et velue sur l'épaule de frère Polycrate, il lui dit d'un ton impératif : « Nous sommes sur pied depuis le matin, nous avons soif : conduis-nous à la cave et apporte-nous à manger, si tu ne veux pas que nous livrions le Dézaley au pillage. » Frère Polycrate, feignant d'avoir peur, répartit d'une voix soumise et tremblante : « Suivez-moi, la cave est pleine. » Et, agitant bruyamment son énorme trousseau de clefs, il passa au milieu de cette bande de brigands qui l'examinaient d'un œil scrutateur et louche, en poussant des grognements de satisfaction... Messieurs, quel sujet de tableau !... Vous figurez-vous ce pauvre moinillon tout pâle, avec sa lampe dont la lumière vacillait au vent et l'éclairait de reflets fantastiques ; autour de lui, ces figures sinistres à moitié noyées dans l'ombre, et ce ciel lugubrement éclairé, et ses silhouettes noires des bâtiments du Dézaley... tout cela présentait une scène vraiment originale... Dans la serrure de la grande cave, la grosse clef du trousseau de frère Polycrate fit cric-crac, et aussitôt les mécréants qui le suivaient, en se pourléchant les lèvres d'avance, entrèrent sans le remercier. A l'aspect de cette double rangée de fustes, accroupies dans le pénombre comme des monstres mystérieux, les Bernois ne purent retenir une bruyante exclamation de joie. Frère Polycrate déposa sa lampe sur un tonneau renversé qui se trouvait au milieu de la cave, et, s'adressant au chef, il lui dit avec une humble révérence : « Les robinets sont mis, vous n'avez qu'à les tourner... Je vais me mettre en quête de pain et de jambon. » — « Ah ! le bon petit moine que voilà ! s'écria le colosse, en cherchant, mais vainement, à adoucir sa grosse voix. » — « Quant à ces deux fustes, ajouta frère Polycrate, en frappant contre elles trois coups accentués, ne perdez pas votre temps à les mettre en perce, vous n'en tirerez pas plus de vin que d'une solive. » — « N'aie crainte, nous nous adresserons d'abord aux tonneaux pleins, mon gentil vieux ; regarde mes soldats, n'ont-ils pas un flair merveilleux ? » Frère Polycrate, en se tournant pour se diriger vers la porte, vit en effet cette bande d'ivrognes groupés autour des plus hautes fustes, et buvant à tire-larigot, qui dans un pot d'étain, qui dans une seille, voire même dans leur casque... L'orgie commençait... Ils s'emplissaient jusqu'au cou... La gaité du vin ne tarda pas à déridier ces faces de possédés ; ils riaient en entrebaillant une bouche fendue jusqu'aux oreilles, et les plus jeunes essayaient de grotesques pas de danse aux sons d'une chanson obscène ! C'était un spectacle inouï que l'imagination se figure, mais qui ne se décrit pas. Le chef de la bande, les jambes arquées pour ne pas trébucher, ressemblait à Gulliver dans le pays de Lilliput. Il s'était emparé d'un tonneau de vin fin de cinquante pots, et il le vidait par la bonde comme on boit une bouteille au goulot... A mesure que ces coquins se grisait, le tumulte grandissait... Il y en avait déjà qui se prenaient de querelle, mais comme ils avaient déposé leurs armes près de la porte, le sang ne coulait pas encore... Tout à coup, des aboiements furieux retentirent au dehors, et au même moment les deux futailles désignées par frère Polycrate s'ouvrirent comme par enchantement, leurs douves tombèrent avec fracas, et le capitaine Thébaut, son épée en l'air, se montra à la tête de sa petite armée de moines... Le Christ sortant du tombeau ne fit pas plus d'effet sur ceux qui le gardaient !... La bouche béante et barbouillée de vin, les bandits étaient là, tous immobiles et plus blancs que des statues de plâtre. Et je vous assure que leur ivresse se dissipa à moitié, lorsque une seconde après, frère Polycrate, conduisant trois énormes bouledogues en laisse et suivi d'une escouade de moines armés de flambeaux de résine, apparut à l'entrée de la cave... Les Bernois étaient pris, mais pris dans une sourcière !...